

de sa main au roi Charles pour obtenir le rétablissement du prélat.

La même année, l'empereur Arnoul mourut; les grands de la Germanie s'assemblèrent alors à Forcheim, et reconnurent pour roi le jeune Louis, son fils, âgé de sept ans. Les évêques en instruisirent le pontife par une lettre écrite au nom de Halton, archevêque de Mayence, et signée de tous ses suffragants. Plusieurs passages de cette lettre sont remarquables : « Nous avons hésité quelque temps sur le choix d'un » prince, disaient-ils, mais il était à craindre que le royaume » ne fût bientôt divisé par des factions; aussi d'une commune » voix nous avons porté au trône le descendant de nos rois.

» Par cette élection se trouve maintenue l'ancienne coutume suivant laquelle les princes français sortent toujours de la même race. Si nous avons agi sans attendre vos ordres sacrés, c'est que les païens placés entre nous arrêtent nos ambassadeurs : nous vous prions maintenant de confirmer ce qui a été fait par nous....

» Nos frères les évêques de Bavière nous ont demandé du secours contre les Moraves; ils se plaignent d'être accusés faussement de conserver des relations avec les idolâtres, et ils nous prient d'implorer votre bénédiction pour eux, en vous demandant des secours pour réprimer l'insolence des Slaves. »

Les évêques de Bavière écrivirent également au pape plusieurs lettres qui portent en tête les noms de Thomas, archevêque de Salzbourg, et de quelques autres prélats; elles donnent une connaissance exacte des mœurs du temps, de l'esprit du clergé et de la barbarie de ces peuples. « Nous ne saurions

» croire, écrivaient-ils, qu'il émane du saint-siège quelque » pensée ou quelque action contre la justice divine; cependant tous les jours nos ennemis le proclament et offrent de nous en fournir des preuves irrécusables. Les Moraves affirment qu'à force d'argent ils ont obtenu de vous la nomination de l'archevêque Jean et des évêques Daniel et Benoît. Depuis ce moment, ces peuples, qui avaient toujours été sous notre autorité pour les biens spirituels et temporels, se refusent à notre direction; nos comtes ne peuvent plus exercer leur juridiction dans ce pays, et les tributs jusqu'alors levés sans obstacle ne sont plus apportés dans nos villes. Les Moraves s'éloignent même du christianisme, et leur audace s'est accrue jusqu'à ce point qu'ils osent nous faire la guerre, et qu'ils nous obligent maintenant à nous cacher derrière nos murailles.

» Des évêques slaves, qui ont un libre accès auprès de vos légats, nous ont chargés de calomnies, et nous ont accusés d'être divisés d'intérêts et de pensées avec les Allemands et les Français. Que votre sainteté prenne garde de se laisser surprendre par ces mauvais chrétiens; notre jeune roi est, au contraire, le digne successeur de ses ancêtres, et il veut être le protecteur zélé de l'Église romaine. Il est faux que nous ayons fait alliance avec les Hongrois au préjudice de la religion, que nous leur ayons prêté des serments en jurant par le chien ou par le loup, et que nous nous soyons soumis à des cérémonies abominables.

» Dieu, qui sait tout, recevrait le serment de notre innocence, si nous étions devant vous qui tenez sa place sur la terre : il est vrai que les Hongrois persécutaient sans relâche

» les peuples des provinces éloignées, et que nous avons été
 » obligés d'acheter le repos de nos frères, non en leur don-
 » nant de l'argent, mais en leur fournissant des vêtements et
 » du linge.

» Les Moraves seuls sont coupables des crimes qu'ils nous
 » imputent; car ils ont placé dans leurs rangs un grand nom-
 » bre de Hongrois, et après leur avoir rasé la tête pour les ren-
 » dre méconnaissables, ils les ont envoyés contre nous avec
 » leurs soldats. Nos campagnes ont été ravagées, les hommes
 » massacrés; ceux qui ont été épargnés sont plongés dans les
 » cachots, et terminent leur vie dans les horreurs de la faim;
 » les domaines des hommes et des femmes nobles ont été
 » livrés aux flammes, et toutes les églises ont été saccagées;
 » la Pannonie, qui est une province chrétienne, a été dé-
 » vastée jusqu'à trois fois par leurs bandes féroces, et les
 » évêques que vous nous avez envoyés vous diront combien
 » de journées ils ont marché en trouvant le pays désert. Le
 » ciel est témoin de tous les efforts que nous avons faits pour
 » obtenir la paix des Hongrois lorsqu'ils ont fait une inva-
 » sion contre l'Italie; et cependant les Moraves nous ont ac-
 » cusés d'avoir soldé de nos deniers ces hordes barbares; ce
 » qui est la plus exécrable calomnie qu'aient pu inventer nos
 » ennemis. Nous leur avons offert à eux-mêmes d'oublier le
 » passé et de nous rendre réciproquement nos prisonniers,
 » afin de pouvoir défendre les biens du saint-siège, mais ils
 » s'y sont refusé, pour nous empêcher de vous donner cette
 » preuve éclatante de notre soumission. »

Cette lettre est terminée par ces paroles : « Moi, Théot-
 mar, archevêque, qui prends soin du patrimoine de Saint-

» Pierre, et qui prélève sur les peuples les décimes que vous
 » avez ordonnés, je n'ai pu, à cause de la fureur des païens,
 » vous porter encore ou vous envoyer l'argent qui vous est
 » dû; mais, par la grâce de Dieu, puisque l'Italie est délivrée,
 » les jours ne s'accumuleront pas avant qu'il soit remis en
 » vos mains. »

Jean IX, à l'exemple de ses prédécesseurs, prit part aux
 affaires de l'Église orientale; mais l'intérêt de la chrétienté
 l'occupait moins que les vues particulières de son ambition.
 De tout temps les papes ont caché leurs prétentions sous le
 prétexte spécieux de la gloire de l'Église; et les peuples ne
 sauraient trop se tenir en garde contre le système d'hypo-
 crisie suivi par la cour de Rome, pour ne pas se laisser sé-
 duire par les trompeuses apparences d'une piété extérieure.

En examinant avec attention la lettre que le souverain pon-
 tife adressait à Stylien, prélat de Néocésarée, on compren-
 dra dans quel but il donnait de si grands éloges à cet évêque,
 qui s'était constamment opposé au schisme de Photius. « Nous
 » voulons, écrivait Jean IX, que les décrets des papes demeu-
 » rent inviolables; c'est pourquoi nous rejetons Étienne, An-
 » toine, Ignace et Photius de notre communion, et nous
 » l'accordons à ceux qui observeront cette règle. »

Alphonse III, qui régnait dans une partie des Espagnes,
 après avoir fortifié la ville d'Oviédo sa capitale, entreprit de
 faire élever une magnifique basilique en l'honneur de Saint-
 Jacques de Compostelle; lorsque les travaux furent terminés,
 il envoya à Rome une ambassade composée des deux prêtres
 Sévère et Suidère, et un laïque appelé Rainalde, afin d'ob-
 tenir du pontife la consécration de sa nouvelle cathédrale.

Jean consentit à ériger en métropole l'église d'Oviédo, et il autorisa le roi à tenir un concile. Sa lettre se terminait ainsi : « Nous sommes affligé comme vous de la présence des païens, » et nous combattons jour et nuit avec eux. Dans cette religieuse intention, nous demanderons à votre clémence de bons chevaux arabes et des armes..... »

D'après l'autorisation du saint-père, Alphonse fit faire avec une grande solennité la dédicace de Saint-Jacques de Compostelle; et il tint, le 29 novembre suivant, un synode pour nommer un archevêque sur le siège de Tarragone. Cette assemblée élut l'abbé Césaire; mais le métropolitain de Narbonne s'étant opposé à son installation, Césaire en appela au siège pontifical, et son élection fut confirmée canoniquement.

L'an 900, Louis, fils de Boson, roi de Provence, fut appelé pour la seconde fois en Italie par les seigneurs romains, et il vint accompagné d'une armée nombreuse. Jean IX lui accorda le titre de roi d'Italie et d'empereur d'Occident; mais sous la promesse que ce prince conserverait à la chaire apostolique les privilèges que les rois de France avaient reconnus aux pontifes de Rome.

Suivant l'opinion des historiens, Jean IX mourut vers l'année 900, sans avoir, dit Platine, rien fait qui fût digne de mémoire. Nous ajouterons qu'il souleva des querelles religieuses éteintes depuis longtemps; qu'il acheta la conversion des Normands avec les trésors des peuples, et qu'il n'oublia jamais la perception des deniers de l'Église; le Sueur et le cardinal Baronius font son éloge en disant qu'il fut le meilleur des mauvais papes.

BENOIT IV,

121^e PAPE.

LÉON LE PHILOSOPHE,
empereur d'Orient.

CHARLES LE SIMPLE,
roi de France.

Tableau hideux de la corruption des pontifes. — Élection de Benoît. — Les prêtres se livrent à toutes les débauches. — Les églises deviennent des lieux de prostitution. — Mort du pape.

Il est certain que la vacance du saint-siège après la mort de Jean ne fut pas de longue durée; néanmoins il serait difficile de la déterminer. Le nouveau pontife était Romain, fils de Mummole et d'origine noble; quelques auteurs parlent de son amour pour le bien public et de sa libéralité envers les pauvres; mais Platine assure que dans ces temps malheureux, où la raison et la vertu étaient entièrement bannies de l'Église, il n'était pas possible de trouver un pontife digne de remplir la chaire de saint Pierre.

Cet historien exprime ainsi son opinion sur cette déplorable décadence de la pureté apostolique : « La majesté du souverain pontificat s'était établie, dit-il, par la sainteté des mœurs et par les lumières de la doctrine chrétienne, deux choses qui s'acquièrent par de grands travaux et sans le secours des richesses. Mais à peine le luxe fut-il introduit dans le temple de Dieu, que les prêtres, abandonnant la régularité de leur vie, se livrèrent à la volupté et s'endormirent